

### **Prix littéraires : la révolution**

On se souviendra longtemps des prix littéraires 1996. L'année de la Révolution. Celle où les sans-culottes ont pris, d'un coup de boutoir définitivement démolisseur, la Bastille triangulaire « Galligrasseuil », des noms des éditeurs Gallimard, Grasset et Le Seuil qui se partageaient traditionnellement le gâteau des cinq grands prix littéraires annuels.

Mais hier à 13 heures, en direct du restaurant Drouant où les académiciens Goncourt déjeunent avant de faire connaître leur lauréat, il y avait de la bombe au dessert. Non seulement c'est un premier roman qui a été récompensé, « le Chasseur Zéro » de Pascale Roze (ça n'arrive pas souvent si l'on excepte notamment JMG Le Clézio en 1963 et Jean Rouad en 1990) mais en plus, son éditeur, Albin Michel, avait trois bonnes raisons de s'incliner. La première, c'est qu'il avait déjà obtenu le Goncourt en 1994 pour « Un aller simple » de Didier Van Cauwelaert ; la deuxième, c'est qu'il a raflé, cette année, le grand prix de l'académie française pour « les Honneurs perdus » de Calixthe Beyala ; la troisième, c'est que « le Chasseur Zéro » venait justement de décrocher le... prix du Premier Roman.

#### Une victoire à l'arraché

Qu'à cela ne tienne ! Les jurés Goncourt, hier, par la voix de leur nouveau secrétaire général Didier Decoin, ont porté l'estocade. Et même si c'est une victoire à l'arraché (Pascale Roze l'a emporté au troisième tour de scrutin par cinq voix contre cinq, la voix du nouveau président, François Nourissier, comptant double), c'est une victoire quand même, et une sacrée, une belle et une symbolique. On entend d'ici, rétrospectivement, le rugissement blessé d'Yves Berger, le patron des vénérables éditions Grasset.

Mais ce n'était pas tout. Quelques minutes plus tard, le prix Renaudot jetait un nouveau pavé dans la mare en désignant son lauréat, Boris Schreiber, pour « Un silence d'environ une demi-heure ». Pavé, c'est le mot, puisque ce livre compte... 1028 pages. Mais surtout, il est publié au Cherche-Midi éditeur. Avouons-le, sur ce manège en folie, c'est le pompon.

Certes, cette maison a bien changé depuis le temps où elle publiait à compte d'auteurs des plaquettes de poèmes voués à disparaître dans le triangle des Bermudes littéraire. Mais tout de même : le Cherche-Midi est au prix littéraires ce que « le Chasseur français » est au « Who's Who ».

Qu'en conclure : qu'une époque s'achève peut-être, qui faisait des prix littéraires une opération mathématique. Les lettres et les chiffres, c'est fini.

Pierre Vavasseur

### **Renaudot : « Un silence d'environ une demi-heure » de Boris Schreiber**

Il a mis cinq ans à l'écrire. Cinq ans pour raconter, en mille vingt-huit pages, une jeunesse, la sienne. Celle de Boris, Juif polonais, fils de Vladimir et de Genia, attendus au tournant par l'Allemagne nazie. Commencée rue de la Glacière, dans le treizième arrondissement de Paris, leur épopée est passée au crible des souvenirs de l'enfant, qui tient aussi son journal et rêve d'écrire un grand roman. Au passage, la destinée de sa famille ne tient qu'à un fil du mensonge. Boris ment au jour le jour, tout le temps, pour s'en sortir, brouiller la donne, comme un goujon passe entre les mailles du filet.

Ce « Silence d'environ une demi-heure » – l'explication du titre est en toute dernière page – est le troisième volet de l'autobiographie de Boris Schreiber, qui est âgé de soixante-treize ans. Les deux premiers, « Le Lait de la nuit » et « Le Tournesol déchiré », ont été respectivement publiés en 1989 et 1991 aux éditions François Bourin. Schreiber, qui se consacre à l'écriture depuis 1958, a publié par ailleurs neuf romans. Publié après les vacances, ce volume, malgré une critique unanime pour

l'encenser, avait dérouté le public par son épaisseur et ne se vendait pas très bien. Le prix Renaudot a de fortes chances de changer la donne.

P. V.

« Un silence d'environ une demi-heure », Boris Schreiber, Le Cherche-Midi Editeur, 1028 pages, 179 F.